

DEPUIS  2012

TIMELINE
5.000 ans d'Histoire


LE GOÛT ORIGINAL DE L'HISTOIRE

LE DIABLE AU MOYEN ÂGE

PAR STORYCAST

RACONTE PAR : RICHARD FREMDER

RECHERCHES ET ECRITURE : EMMANUELLE ALAVOINE

TIMELINE

LE DIABLE AU MOYEN ÂGE

PAR STORYCAST

© StoryCast

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

StoryCast
10 rue Gros
75016 Paris
www.timelinepodcast.fr

Editions StoryCast® - 2021 - Paris

LE DIABLE AU QUOTIDIEN

Le monde infernal devient envahissant à la fin du Moyen Âge. Le diable, caché partout, semble parfois déborder sur terre en ces temps de catastrophes et de bouleversements marqués par les guerres, pestes, famines, révoltes, manifestations de satanisme, contestations sociales et religieuses.

Nouvelles interprétation théologique et politique du diable

Au début du XIIe siècle, une sorte de révolution dans la théologie et la philosophie prend forme. Avec l'expansion du christianisme et la chute

progressive des cultures païennes locales, la société occidentale développe une certaine culture de la honte et de la culpabilité.

L'accent est mis sur la responsabilité individuelle et sur la subjectivité. Les clercs redécouvrent l'importance de l'intentio mala - l'intention mauvaise - dans la faute commise.

Les nouvelles études théologiques d'Yves de Chartres, saint Anselme et Abélard, insistent sur l'importante d'une morale intrinsèque dont la personne se révèle entièrement responsable de sa chute. Ainsi, il serait de mauvaise foi de mettre la faute sur le diable qui cesse d'être la cause majeure du mal et du péché.

Le système théologique de saint Anselme tente de démontrer que l'humanité a péché à travers Eve et Adam, mais elle n'est pas pour autant tombée sous la domination de Satan. Le Diable n'aurait jamais eu de droit sur les hommes, pas même celui de torturer les damnés. C'est en fait l'humanité qui, par la chute qu'elle a elle-même provoqué en fonction de ses propres choix, a mérité un châtement dont l'enfer n'est que le lieu matériel.

Le pécheur n'est pas coupable d'avoir écouté le tentateur, mais d'avoir mal utilisé sa liberté en cédant à la facilité. En face de la tentation, la personne est entièrement autonome et responsable. Dans cette théorie, saint Anselme donne une place primordiale au libre arbitre et disqualifie le diable et sa puissance.

Pourtant, l'histoire du diable est loin de s'être arrêtée à la théorie de saint Anselme.

Un siècle plus tard, le diable reprend vite du poil de la bête et sa crainte connaît une importance croissante. La grande peur médiévale du Diable devient à la fois trouble de l'âme et crispation de la chair. Au XIII^e siècle, la croyance au diable et à l'enfer devient article de foi, une vérité indiscutable, et fait partie intégrante du quotidien de la vie morale.

Cette recrudescence diabolique s'explique surtout par une raison logistique et de pouvoir. Le diable s'insinue au cœur de la vie monastique du haut

Moyen Âge et gagne en vigueur. Et c'est bien la norme religieuse qui transmet l'essentiel de la culture du temps.

Cette créature tentatrice acharnée à séduire saint Jérôme dans le désert, devient un sujet de choix pour les moines et les clercs qui prépare le succès d'un grand thème pictural des siècles à venir.

Mais la montée en puissance du diable n'est pas uniquement la conséquence des mutations religieuses. Elle est aussi le témoin de l'évolution de la civilisation occidentale médiévale. Le diable devient un des puissants symboles qui constituent cette nouvelle identité collective.

Face aux crises et aux rivalités internes, les peuples de l'Europe médiévale cherchent malgré tout à construire une civilisation unifiée. Avec les guerres, les échanges économiques et toute autre forme de flux migratoire, l'occident chrétien grandit avec cette même crainte du diable. La mutation de l'image du Malin est indissociable ce cadre dynamique médiéval. Elle fait partie d'un système unificateur de l'existence l'Occident chrétien, en s'opposant de plus en plus nettement au fil des siècles à l'univers païen des populations agricoles et les masses urbaines isolées.

Loin d'être uniquement une créature religieuse, le diable s'infiltré dans les phénomènes politiques, sociaux, intellectuels, culturels. Il devient omniprésent dans la vie médiévale.

Les traits négatifs et maléfiques du démon se marque réellement à partir du XIVe. Le discours sur Satan change de dimension au moment même où s'esquissent des théories nouvelles sur la souveraineté politique féodales et vassaliques.

La contamination entre ces deux sphères, religieuse et politique, apparemment si distinctes est évidente, notamment pour les pays les plus engagés dans une modernisation des rouages monarchiques, comme la France et l'Angleterre.

Le diable roman fait peur aux élites de la foi, mais pas seulement ! On impose sa présence obsédante aux simples chrétiens qui l'aperçoivent sur un chapiteau en se rendant à l'église, le rencontrent aussi dans les traditions populaires ou au théâtre.

La sculpture romane montre Satan sous diverses formes, humaines ou animales. Il quitte l'abstraction théologique pour s'incarner concrètement dans la vie quotidienne : mangeur d'hommes, vassal félon ou bête de l'Apocalypse, il est impossible de passer à côté de lui.

Le diable n'a désormais plus rien de métaphorique. L'art produit un discours très précis, très figuratif, sur ce royaume démoniaque, destiné aux populations illettrées qui se nourrissent d'image pour construire leur foi.

La notion de péché est rabâchée à longueur de journée afin de mieux pousser le chrétien à la confession. La mise en scène satanique provoque l'obéissance religieuse par peur de finir damné.

Mais attention, toutes ces représentations n'en demeurent pas moins un produit de l'imagination des moines. Cette peur du diable profite surtout à la reconnaissance du pouvoir de l'Église et de l'État, en cimentant l'ordre social par le recours à une morale rigoureuse.

L'impact social du discours démonologique est indiscutable. Il touche des cercles de plus en plus larges, de l'entourage royal aux riches laïcs découvrant l'enfer dans leurs livres d'heures, sans oublier les citadins qui fréquentent les églises ornées de sculptures angoissantes.

Les images mentales consacrées à l'enfer et au diable racontent également des choses sur la loi, sur le gouvernement. À partir du XIVe siècle, l'évocation détaillée des supplices infernaux donne l'exemple d'une justice divine implacable et terrifiante.

La menace se fait plus dramatique, poussant des fidèles à culpabiliser à chaque geste. On tente de contrer cette crainte de la damnation et de s'en prémunir par la confession et la dévotion. On assiste alors au développement d'une foi générée par la peur plus que la sincérité des actions.

Peu importe, l'accentuation de la peur de l'enfer et du diable augmente le pouvoir symbolique de l'Église sur les chrétiens les plus concernés par ces messages. La menace de l'enfer et du diable terrifiant sert d'instrument de contrôle social et de surveillance des consciences en incitant à la réforme des conduites individuelles.

Il ne faut pas oublier que ce mécanisme de culpabilisation individuelle par la modification de l'image du diable et de l'enfer prend forme dans une société médiévale en pleine construction.

La complexité croissante des sociétés, les progrès économiques, la poussée des villes, les ambitions des nobles

puissants et des papes, tous ces milieux sont inexorablement influencés par le christianisme.

Le but est surtout d'épurer la vie et la foi des chrétiens en réduisant le plus possible les noyaux durs des croyances populaires.

Diffusion savante de la représentation diabolique

Le nouveau statut du diable et des démons dans la culture savante trouve sa traduction dans les représentations littéraires, didactiques, iconographiques.

Rois, princes ou grands seigneurs, clercs éduqués dans les écoles et les universités, savants et médecins, bourgeois entreprenants des villes, artistes et artisans partent des lieux d'érudition avec une éducation chrétienne pour éclairer le monde profane. Une sorte de croisade interne à l'Europe médiévale.

Les descriptions érudites envahissent progressivement le monde des élites sociales. La plupart d'entre elles trouve leurs sources dans les prophéties apocalyptiques de Joachim de Fore à la fin du XIIe siècle.

Diffusée dans toute l'Europe par l'imagerie gothique anglo-normande, puis revivifiées par les scènes infernales de Dante ou peintes par les plus grands artistes italiens du quattrocento, et sont reprises massivement. Le phénomène s'accroît vigoureusement lors du passage à l'imprimerie et du développement de la gravure.

L'imprimerie, que certains penseurs considéraient alors comme un art diabolique, relaie des nouvelles images de Satan dans des milliers d'esprits.

L'imagination médiévale octroie essentiellement à l'animal les fonctions triviales de nourriture et de travail. Une analyse des représentations contenues dans 6 000 manuscrits montre que les représentations animales sont toujours dominantes. Mais au fil des pages, le thème s'enrichit de métaphores et de personnification, faisant agir les bêtes comme des hommes, pour révéler le meilleur et le pire de la nature humaine.

Singe, crapauds et serpents, symboles de la mort et du diable, étaient plus souvent représentés les miniatures. Du XII au XVe siècle, les marges des ouvrages donnent une place privilégiée à ce sujet d'écriture.

Du serpent, on passe aux vers, et de façon générale, à tout ce qui rampe. Au Xe siècle, Raban Maur note que « la chenille peut symboliser le diable qui ne cesse de nuire par de détestables suggestions et de détruire par des vices pernicieux les germes des vertus qui croissent en l'homme »

Jérôme Bosch puise aussi dans ce bestiaire médiéval les formes et les symboles de sa célèbre peinture. Reptiles, insectes, animaux nocturnes, démons hybrides, grylles maléfiques, Satan à tête de chien etc. Un véritable théâtre démoniaque !

La Démonologie

Une nouvelle discipline apparaît au Moyen-Age : la démonologie. Elle prend forme dans un moment bref de l'histoire occidentale dès la fin du XIIIe siècle, qualifié de « tournant démoniaque ».

Son aboutissement le plus marquant est la qualification par le pape Jean XXII du commerce avec le diable comme pratique hérétique, susceptible d'être poursuivie par l'Inquisition.

La démonologie est nourrie en partie par les débats autour de la notion de « sacrement » et par l'analyse de la diffusion de savoirs magiques nouveaux assimilés aux superstitions traditionnelles hérétiques.

La bulle *Super illius specula* rédigée en 1326 marque une rupture nette avec une attitude, partagée pendant de longs siècles, qui n'accordait au démon d'autre puissance que celle d'un illusionniste, capable seulement d'agir sur l'imagination d'esprits faibles.

Désormais, l'Église prend au sérieux les pouvoirs du diable et il faut lutter contre.

Les premiers chapitres du livre mettent en scène cette nouvelle inquiétude que suscitent les démons autour de 1300 : les pratiques magiques, au statut certes douteux mais relativement tolérées jusque-là, deviennent suspectes et se trouvent incriminées.

Avant de prendre position, le pape avait consulté sur ce thème une dizaine de théologiens. C'est à la scolastique,

avide de rationalité jusque dans la description des phénomènes surnaturels, que l'on doit cette nouvelle figure d'un diable actif et dangereux.

Concrètement, les démonologues étudient et conçoivent la persistance des démons dans le mal, théorisent et identifient les actions des créatures mauvaises et tentent de répondre aux questions relatives à la nature et à la corporéité des démons.

Quel est leur degré d'autonomie dans la création ? Quels sont leurs modes d'action ou d'influence sur les hommes ? En cherchant à répondre à ces questions, les démonologues prêtent surtout une attention particulière aux interactions, psychiques et physiques, entre démons et êtres humains.

Cette science dédiée à l'étude des démons et des croyances est exercée par tout type de savant. Ils sont médecins, juristes etc. La démonologie est ainsi au cœur des débats intellectuels car elle est conçue différemment selon les savants.

Afin de lutter contre de fausses idées et des hypothèses hérétiques, des traités démonologiques voient le jour. L'un des premiers est le *Malleus Maleficarum* publié en 1486 et rédigé par les inquisiteurs Heinrich Kramer et Jacques Sprenger. Tout deux sont des chasseurs de sorcières dominicains qui théorisent en premier les moyens de déceler et de combattre la sorcellerie.

Pour revenir à la démonologie, le médecin hollandais Johann Wier et le juriste français Jean Bodin mettent en valeur les

échanges entre la médecine et les sciences occultes, et les échanges entre la démonologie et les compétences médicales.

Ensemble, ils pensent que les démonologues et les médecins doivent collaborer. Certains patients souffrent réellement de maux provenant de leur organisme, et croiser les sources démonologiques et médicales pourraient expliquer les symptômes de certaines maladies d'après eux.

Par exemple, la folie louvrière doit être en réalité considérée comme une lycanthropie naturelle. Ces maladies mentales sont à l'époque perçues de la même façon que les affaires de possession diabolique, alors que leurs causes peuvent être expliquées médicalement.

Vivre au quotidien avec le diable

La théologie et le pouvoir ecclésiastique sont parvenus, après de longs siècles de discours et représentations sur les dangers diaboliques, à instaurer cette crainte quotidienne du Malin.

C'est surtout l'omniprésence et les apparition inopinée qui terrifie. Le diable peut apparaître partout à n'importe quel moment. Il faut donc s'y préparer, ne jamais baisser sa garde et se méfier de toute chose qui sort de l'ordinaire.

Les démons ne se rencontrent pas seulement en enfer. Il est même précisé dans les ouvrages de vulgarisation, comme *l'Elucidarium*, que lorsque les mauvais anges ont été précipités du ciel, certains ne se seraient pas enfoncés dans les entrailles de la terre mais seraient bien rester au milieu

des vivants. Et les démons qui hantent ce monde n'en sont pas moins effrayants.

Le diable sait attendre le moment propice : il s'attaque, par exemple, à celui qui est dans l'épreuve parce qu'il le sait plus vulnérable, aux récemment convertis, ou à ceux qui ont l'intention de se convertir, parce qu'ils sont plus facilement ébranlés. Il sait mettre à profit les faiblesses de chacun.

Et l'Elucidarium le dit bien, « À chaque vice sont préposés des démons ayant sous leurs ordres d'autres démons innombrables qui poussent les âmes au mal et rapportent à leur prince en riant les méfaits des hommes . »

Liés au « pays des ombres », ils se manifestent sous la forme de spectres, fantômes, revenants, morts récalcitrants qui cherchent à nuire. Les cimetières bien sûr, les lieux solitaires, la nuit plus particulièrement, sont associés à ces créatures maléfiques que l'on cherche à tout prix à éviter.

Finalement diable et démons sont partout, incitant l'homme à la méfiance, ou entretenant la peur.

Dans les *exempla* et autres récits, on les voit hanter les couvents, lieux privilégiés pour tenter les moines, les empêcher de prier. Cette menace constante, lourde à porter, est là pour rappeler de ne pas tomber dans le péché sous peine d'être poursuivis partout, sans ne plus pouvoir échapper au diable.

Les assauts démoniaques peuvent aussi surprendre quiconque s'aventure dans les ténèbres ou la tempête. Si

vous êtes seuls dans la nuit, gare à vous, l'obscurité est particulièrement propice aux attaques.

Le théologien Guibert de Nogent précise : « dans la nuit la plus profonde, dans le silence le plus total, ou encore au crépuscule, ou le matin au petit jour, mais surtout le soir. Et c'est quand le contour des choses commence à s'estomper, quand la peur de l'obscurité étreint l'homme qu'il devient la proie des illusions des sens. »

A l'inverse, la lumière fait fuir les démons. Dans ses textes, Guibert de Nogent raconte l'attaque subie par sa mère, agressée par un démon incubé. Il décrit ses servantes accourir, la réconforter et surtout allumer la lumière. Guibert lui-même disait se réveiller avec le diable au pied de son lit une fois la lumière éteinte.

La lumière joue concrètement le rôle qu'elle exerce symboliquement dans la Bible : elle est salvatrice en comparaison aux tendres menaçantes.

Attention aussi au crépuscule et à l'aurore. C'est à ce moment que le diable se manifeste dans les bois et les champs et celui qui se hasarde au-dehors à la nuit tombée s'expose à toutes sortes de dangers. Soit il est insensé, soit il cherche justement à invoquer le diable.

La solitude est aussi un facteur de risque. La crainte des veilleurs est d'autant plus grande, d'où leur besoin de faire du bruit pour se rassurer ou de chanter pour se donner du courage.

C'est peut-être là aussi qu'il faut chercher l'explication des veillées, car les démons s'en prennent aux personnes isolées, à ceux qui sont affaiblis, aux malades. Le groupe, la vie en communauté constituent une protection, et les monastères suffisamment habités, gardés en permanence, protégés par les prières de la communauté, sont sécurisants pour la population des villes alentours.

Les démons hantent donc tout particulièrement les lieux incultes et déserts. L'opposition nature-culture prend ici tout son sens. Le retour à la nature se fait alors diabolique. Dans tous les récits de voyage, les déserts sont le domaine des démons et des bêtes sauvages.

Les landes, les montagnes, les forêts sont tout aussi inquiétantes. Peuplées d'animaux fantastiques, hantées par les revenants et fantômes des morts n'ayant pas trouvé le repos éternel, lieux de prédilection des loups-garous, sorcières et sorciers.

Tout ce qui est insolite – pierres ou rochers aux formes bizarres, par exemple – apparaît aussi comme la marque du diable. Lorsque Mandeville raconte sa traversée du Val périlleux, ou Val d'Enfer, il s'attarde à décrire longuement une roche qui apparaît comme « la tête du diable ».

Lutter contre le diable

Au Moyen-Age, la peur de ce Diable malveillant et vicieux est réelle, mais pas question de rester sans rien faire ! Pour apaiser leur crainte, les chrétiens s'amuse et ridiculise leur

plus grande peur en la rendant irréaliste en se racontant des histoires drôles.

L'arme employée contre la terreur diabolique est le comique. Le Moyen-Âge a créé un Diable ridicule. Les auteurs ont tempéré d'un peu de « blague » le frisson de l'épouvante en faisant la caricature de l'Ange rebelle.

Les auteurs, peintres, artistes, lui prêter une laideur monstrueuse, mais aussi une laideur grotesque : de grandes cornes, une trop longue queue, un visage crochu... Ces images mixtes du Diable, à la fois effrayant et comique, se rencontrent surtout dans l'iconographie théâtrale des fabliaux et des mystères.

Une autre manière de rendre le Diable comique est évidemment de montrer sa rage impuissante lorsqu'il est vaincu par la Vierge et par les saints, ou de raconter les tours que lui jouent des personnages plus rusés que lui.

La violence et la multiplicité de la caricature suggèrent pour autant qu'il ne s'agit pas d'ironie et de détachement, mais d'une revanche sourde et obstinée contre une puissance de détestation. Une forme de catharsis contre un mal omniprésent.

Les auteurs médiévaux ont aussi cherché à moquer l'enfer en imaginant pour les damnés des supplices d'une telle bizarrerie qu'il est difficile de le prendre au sérieux. Ces supplices ne sont pas seulement horribles, ils sont aussi horrifiques. Une représentation qui se complait dans le « too much » gore et absurde.

En 1220, Raoul de Houdenc écrit le Songe d'Enfer dans lequel il retrace son entrée dans les enfers :

« En songe, il pars vers la cité d'enfer. La route est agréable et à chaque étape, il trouve un bon accueil. En la cité de Convoitise, où Envie lui donne le vivre et le couvert, puis le lendemain à Foimentie où Tollir (allégorie du vol, du pillage) l'invite à dîner; il franchit ensuite le fleuve de Gloutonnerie « où plus d'un se noie », et loge une nuit chez Roberie la tavernière; on lui demande chaque fois ce qui se passe sur la terre et Raoul ne manque pas de décocher des traits satiriques contre telle ou telle catégorie sociale. Après quelques incidents, il parvient en enfer à l'heure où l'on mettait les tables. Les diables mangent à porte ouverte et font une place à l'arrivant.

Arrivé en enfer, est galamment invité par Belzébuth à prendre sa place parmi les convives; les nappes sont faites avec la peau d' « usuriers sans loyauté »; deux « popelicans » (hérétiques, albigeois), posés l'un sur l'autre, servent de chaise ; en guise de serviette, le « cuir » d'une antique catin.

Et que mange-t-on, d'excellent appétit ? Des « champions » vaincus dans un combat judiciaire, servis à la sauce à l'ail; des usuriers engraisés du bien d'autrui, lardés de toutes parts, un plat quotidien en enfer; des assassins encore rouges du sang de leurs victimes, et marines avec de l'ail (encore de l'ail !) ; des femmes perdues pustuleuses et faisandées à point ; comme entremets, un rôti de « bougres » (hérétiques), apportés sur des broches de fer, tout fumants, et savourés avec une sauce à la mode de Paris; un hoche-pot farci de « faus pledeors », c'est-à-dire d'avocats et de juges déloyaux; leurs langues sont mises de côté et frites au beurre, un vrai régal ! »

Dans ce texte, Raoul de Houdenc tourne certes en dérision l'imagerie infernale mais il ne manque pas de sarcasmes contre des damnés avec la dégustation des hérétiques !

La diabolisation de la mort

Pour certains chrétiens, la mort serait née grâce à la victoire de Satan qui a montré à Dieu que ses créatures pouvaient aisément céder aux tentations, quitte à enfreindre ses commandements et à engendrer sa colère. La mort devient une des facettes du diable.

Dans *La Légende dorée*, Jacques de Voragine montre Satan, roi des démons, les chargeant de causer toutes sortes de maux aux hommes.

De façon générale, on peut dire que rien dans la société médiévale n'existe sans cause. Le recours au surnaturel donnant un sens à tout, le moindre phénomène prend alors une signification, devient un signe, un avertissement.

Fièvres et maladies sont en rapport avec les démons. Cas plus dramatiques encore, les démons sont responsables des épidémies annoncées elles-mêmes par des phénomènes naturels anormaux : éclipses, comètes, météores, tous signes avant-coureurs du châtement divin. La maladie est finalement un avant-goût de l'enfer.

Sans compter les animaux surgissant tout à coup en nuées, toutes ces calamités se retrouvant déjà dans les sept plaies d'Égypte, tandis que saint Augustin de son côté affirmait que les mauvais anges pouvaient, à certaines époques

favorables, faire naître par des moyens occultes serpents et grenouilles. La peste, enfin, apparaît comme une pluie de flèches s'abattant sur les hommes, lancées par un Dieu courroucé.

Le diable n'est pas seulement cause de maladie, il finit par conférer au malade une apparence diabolique. Le lépreux, par exemple, est comparé à Satan.

Pour toute la période du Haut Moyen Age, la mort implique des risques et suscite une anxiété profonde. Pour l'Eglise, il importe que les « peccata levia », c'est-à-dire les péchés légers presque inconscients, n'excluent pas tout espoir de salut.

L'inquiétude se lit également dans la coutume d'enterrer les morts le plus près possible du sanctuaire, où se trouvent les reliques d'un martyr ou d'un saint, dont la présence éloignera les forces du mal qui tenteraient d'emporter le défunt en enfer.

Des inscriptions funéraires franques témoignent de cette peur. En 515, on peut lire sur un sarcophage de Vienne : « Celui dont les os reposent dans ce tombeau a mérité d'être associé au sépulcre des saints : que les fureurs du Tartare et les cruautés de ses supplices lui soient épargnées. »

Augustin introduit plus tard dans l'Eglise une nouvelle catégorie ambiguë de chrétiens, lourde de conséquences et pour la spiritualité de l'Eglise des vivants et pour imaginaire chrétien de l'Au-Delà.

Dans Enchiridion, son Manuel de la foi chrétienne, il dessine une catégorie intermédiaire aux frontières floues, les chrétiens « non valde mali » pas vraiment mauvais. Auparavant, il existait deux types de chrétiens, les « valde mali » qui sortent de ce monde en étant vraiment mauvais, et les « valde boni » vraiment bons .

Ce changement provoque un déséquilibre dans la structure de la foi et instaure chez les « non valde mali », qui représentent la grande majorité des chrétiens il faut bien se l'avouer, un sentiment de danger et une crainte exacerbée de la mort.

Il ne faut pas oublier que ce la mort est le reflet de la terreur du Jugement dernier. Chaque âme réunie au corps ressuscité serait à la fin des temps les sauvé au ciel ou bien jetée parmi les condamnés aux enfers.

L'enfer médiéval

Et l'enfer chrétien, c'est bien évidemment le domaine du diable. C'est d'abord au niveau populaire que se développe la conception chrétienne de l'enfer. Chronologiquement, ce sont les apocalypses et les écrits apocryphes qui donnent les premières visions de l'univers infernal, très coloré.

L'enfer populaire se développe spontanément et s'enrichit très vite par des emprunts aux autres religions polythéistes. Cet enfer est d'abord construit pour fournir aux fidèles une revanche sur les puissants, les riches et ceux qui profitent de la vie. Ce sont en effet les cupides, les avares, les fornicateurs, les gloutons, les paresseux, les orgueilleux que l'on trouve dans ces enfers.

Le désir de revanche se comprend à travers les sacrifices demandés en échange d'une vie de plaisirs. La vie humble des fidèles doit être compensés à la fois par une future jouissance au paradis mais aussi par la punition de ceux qui ont été les heureux de ce monde terrestre.

Les premiers intellectuels chrétiens, les Pères de l'Église, sont amenés à organiser et rationaliser le sujet, à élaborer un enfer compatible avec les données de l'Écriture.

Au cours du haut Moyen Âge, ce sont les moines qui vont imprimer à l'enfer leurs conceptions, très rigoristes, en écrivant les récits de nombreux voyages aux enfers, dont certains prendront le statut de quasi-révélation. Ils vont notamment fixer la liste des péchés qui condamnent à la damnation, et les peines correspondantes.

Mais les Écritures sont trop vagues sur ces souffrances. De nombreux écrits apocryphes, de style apocalyptique, vont donc combler les lacunes. Composés entre le IIe et le IVe siècle, ces « écrits cachés », qui se présentent comme des révélations secrètes, développent et précisent les points laissés obscurs par les évangiles.

Ils reprennent les récits grecs et orientaux de voyage des âmes. Dans *l'Histoire de Joseph le charpentier*, l'âme du défunt, escortée de démons, doit franchir de nombreux obstacles, qu'elle ne peut vaincre que si elle a mené une vie pure.

Mais ce sont surtout les récits de type apocalyptique qui s'étendent sur le contenu des peines de l'enfer.

Dès le II^e siècle, l'enfer est également utilisé comme un outil pastoral, par les apologistes, déjà habiles à manier l'arme de la peur. L'utilité pratique d'un enfer physique et éternel, comme menace d'un châtement suprême pour maintenir les fidèles dans le droit chemin.

La peur de l'enfer sera jusqu'au XX^e siècle l'argument ultime des autorités ecclésiastiques.

La première description détaillée se trouve dans l'*Apocalypse de Pierre*, rédigée entre 125 et 150, probablement à Alexandrie. La vision des supplices constitue un canon reproduit par les artistes jusqu'à la fin du Moyen Âge :

« Certains de ceux qui étaient là étaient suspendus par la langue : ceux qui avaient blasphémé la voie de la justice ; et sous eux il y avait un feu qui flambait et les tourmentait. »

« D'autres encore, des femmes, étaient suspendues par leur chevelure au-dessus de cette fange incandescente, c'étaient celles qui s'étaient parées pour l'adultère. »

« Les hommes qui s'étaient unis à elles dans la souillure de l'adultère étaient suspendus par les pieds, la tête retombant dans la fange, et disaient : "Nous n'aurions jamais cru venir en ce lieu." »

« Je voyais les meurtriers et leurs complices, jetés dans un lieu étroit, plein de reptiles maléfiques. Ils étaient châtiés par ces bêtes, et ainsi se tordaient dans ce tourment. Sur eux, il y avait des vers, semblables à des nuages obscurs. Et les âmes de leurs victimes étaient là et regardaient les tourments de ces meurtriers, disant : "Ô Dieu, juste est ton jugement." »

Cette vision est reprise et amplifiée entre 240 et 250 dans un autre texte égyptien, l'*Apocalypse de Paul*, à laquelle se référera Dante. Conduit par un ange, Paul arrive à la rivière de feu, et il assiste à tous les supplices : il y en a au total 144 000 différents.

Il existe aussi une autre vision plus clémente de l'enfer chrétien. Clément d'Alexandrie qualifie le feu infernal de métaphore désignant le remords des damnés.

Il s'agit d'un feu spirituel qui pénètre l'âme. la souffrance du pécheur vient du fait qu'il s'est placé lui-même en dehors de l'harmonie universelle créée par Dieu, ce qui provoque en lui un déchirement.

À la fin des temps, la création entière rejoindra le sein de Dieu, dans un salut universel : c'est la doctrine de l'apocatastase, qui envisage la possibilité du salut même pour le diable et pour les plus grands pécheurs. Mais elle n'aura pas beaucoup de succès face aux craintes du jugement dernier.

Les descriptions littéraires, les représentations iconographiques sont innombrables et donnent quantité de détails de plus en plus effrayants au fur et à mesure que l'homme se met à douter de la force du repentir. L'effroi devant les châtiments infernaux n'en finit pas de hanter les chrétiens.

Le voyage en enfer prennent souvent la forme d'une vision ou d'un songe. Cette forme littéraire dérive probablement de la tradition chrétienne évoquant Jésus lui-même descendu

dans les limbes pour délivrer Adam, les patriarches et les prophètes.

Dans la Divine Comédie de Dante, le jardin des supplices n'en finit pas de répugner le lecteur sur les châtements des damnés : à l'infini s'allongent des rangées de pendus, chacun accroché par l'organe qui l'a fait pécher le plus, par les mains, par la langue, par les oreilles, par les yeux, etc. Des damnés, chargés de sacs d'argent, sont liés sur des roues de torture et déchirés au passage par des crocs de fer, tandis que les roues tournent. Ces personnes sont des receveurs des finances qui ont détourné l'argent du fisc. Les autres professions y passent aussi ! Des loups déchirent les avares, des usuriers boivent de l'or fondu...

On reconnaît dans l'invention de plusieurs de ces supplices le procédé de la peine du talion, le contrappasso, idée selon laquelle on est puni par où l'on a péché.

Voici l'image courante des supplices de l'enfer dans la littérature du moyen âge. Il s'agit constamment de tortures physiques, d'atrocités, de souffrances viscérales, voie la plus directe pour donner le frémissement de l'épouvante aux pécheurs.

Si l'Eglise médiévale a voulu inspirer aux fidèles une crainte salutaire du Diable et de la damnation et prouver que le péché ne payait pas, son but a été largement atteint.

C'est saint Augustin qui, au début du Ve siècle, formule dans ses grandes lignes la conception quasi définitive de l'enfer chrétien.

D'après lui, sont condamnés à l'enfer éternel tous les païens, victimes du péché originel, tous les enfants morts sans baptême, tous les chrétiens qui s'obstinent dans le péché. L'enfer proprement dit ne commencera qu'au jugement dernier, mais d'ici-là, les damnés souffrent déjà.

Leurs souffrances seront accrues à partir de la fin du monde. L'instrument essentiel en sera le feu, un feu matériel brûlant corps et âmes sans les consumer. Saint Augustin envisage un feu purgatoire provisoire pour les « pas entièrement bons », et un feu éternel moins ardent pour les « pas entièrement mauvais » évoqués juste avant.

La conception traditionnelle de l'enfer chrétien doit beaucoup aux milieux monastiques, qui envisagent le salut d'une façon très restrictive, réservant le ciel à une élite de la vertu, et la damnation au plus grand nombre.

Textes, sculptures, théâtre et sermons se conjuguent pour terroriser les fidèles. Et dans leur hantise des forces du mal, certains moines développent même une méditation sur l'enfer.

Césaire d'Arles, moine de l'abbaye de Lérins devenu évêque d'Arles, utilise largement la peur de l'enfer dans ses sermons : « Je vous demande, frères et très chers, et vous exhorte avec une grande humilité : que nul d'entre vous ne s'irrite contre moi ou peut-être ne juge déplacé ou inutile le fait que je m'efforce de vous faire entendre, aussi fréquemment, que le jour du jugement doit être redouté et l'objet d'une terreur salutaire [...]. Mais quelqu'un dit peut-être : "pourquoi nous prêche-t-on sans cesse des choses aussi dures ?" Parce qu'il

est préférable de souffrir ici-bas un peu d'amertume et de parvenir ensuite à la douceur éternelle que d'avoir ici une fausse joie et de supporter là-bas un supplice sans fin. »

Aux temps mérovingiens, où l'Église tente d'instaurer un minimum d'ordre social, les crimes sont sévèrement réprouvés. Césaire d'Arles considère comme péchés graves l'homicide, le vol, l'ivresse, la colère, le faux témoignage, le sacrilège.

Avec la montée de la chevalerie et du commerce, l'orgueil et la cupidité passent ensuite au premier plan, et sous l'influence monastique les visions infernales se peuplent de personnages orgueilleux, cupides et impurs.

Ces figures sont d'ailleurs les antithèses des trois vœux monastiques d'humilité, de pauvreté et de chasteté.

Diabolisation des plaisirs

Ce qui méritent leur place en enfer sont ceux qui se sont adonnés aux plaisirs terrestres en délaissant leur foi. Mais les sept péchés capitaux ne sont pas les seuls plaisirs qu'il faut absolument répudier. Loin de là.

Au Moyen-Age, l'art religieux est bien évidemment toléré, mais ce n'est pas vraiment le cas des autres formes d'expression artistiques. Les jongleurs et les ménestrels sont considérés comme les « ministres de Satan », favorisant les oeuvres du démon.

Il est dit que les personnes qui introduisent dans leur maison des acteurs, des mimes ou des danseurs, ne comprennent

pas qu'ils admettent chez eux une foule de diables. Les ménestrels, au ban de l'église, taxés d'infamie par Charlemagne, deviennent « ceux qui inculquent le vice dans les âmes par les oreilles et par les yeux ».

La danse aussi a longtemps été considérée comme l'oeuvre du démon comme l'affirme Saint Pirmin : « Aucun Chrétien ne participera, ni pendant l'assemblée liturgique, ni chez lui, ni dans la rue, ni dans aucun autre lieu, à des danses, des sauteriers, des plaisanteries ou tout autres jeux diaboliques. » Ces instructions, associent la danse aux pratiques sataniques, notamment chez les sorcières pendant les sabbats.

Associé aux autres éléments de la danse, le saut, la farandole et la recherche de la forme circulaire, il devient le signe de la damnation... c'est du moins ce qu'annoncent les prêcheurs dominicains dans leurs sermons.

Au XIIIe siècle, Jacques de Vitry, dans un sermon, observe que les femmes qui conduisent les danses portent au cou la clochette du Diable qui les suit des yeux. Selon lui, la danse est un cercle dont le centre est le Diable.

On tourne, dans la ronde, toujours vers la gauche (in sinistrum), vers l'Enfer donc, ce qui prouve que la danse est diabolique. Les prêcheurs dominicains avertissent tous ceux qui souhaitent se lancer dans la ronde :

« Et plus haut on saute en dansant, plus bas on descendra en Enfer, plus on prend plaisir au son des instruments, plus on devra gémir de douleur après. Se tenir par la main et par le bras, c'est former la chaîne qui permet au Diable d'entraîner

les danseurs vers l'abîme ; plus on se fait beau pour danser, plus un jour on sera laid et honteux, comme les démons. »

Ce sont aussi les débordement liés à la danse qui sont condamnés. Ils rappellent les cultes païens de transe et de perte de contrôle du corps. Or, cette pratique, la religion chrétienne ne peut la tolérer.

La danse était perçue comme une profanation et sa pratique devient alors châtiment. Les danseurs qui agitent de manière incontrôlée les membres de leur corps, sont perçues comme possédées. L'exorcisme devient un passage obligé pour les danseurs récalcitrants.

Saint Ambroise écrit « Cette manière de mouvoir le corps en suivant un rythme musical plus ou moins rapide a souvent été dénoncée comme dangereuse et capable de mener à la damnation les personnes de sexe opposé qui s'y adonnent : « la danse est la compagne inséparable de la luxure », « Partout où l'on danse lascivement, le diable se trouve », ajoute Saint-Chrysostome ».

C'est justement là qu'il faut chercher ! La luxure, et plus précisément le désir féminin.

Les démons trouveraient chez la femme un lieu de prédilection où se faufiler sous sa robe, apparaître dans son miroir ou se loger dans sa chevelure. Les artifices de beauté et autres coquetterie sont aussi marqué par la marque du diable par son pouvoir d'illusion.

La « femme-diable » métaphorise la misogynie mais aussi le peu de connaissances sur le corps féminin depuis la fin du

Moyen-âge. La beauté féminine pour les contemporains est l'apanage du démon car il s'agit de susciter le désir, la tentation. Les femmes sont des êtres de paraître et de dissimulation.

Une gravure anonyme du XVII^e siècle intitulée « La Vraye Femme » rappelle la double-nature diabolique de la femme. Elle représente une dame de profil, élégamment vêtue d'une robe drapée mais le revers de la robe laisse apparaître un autre profil : un corps de satyre repérable par une forte pilosité et un pied de bouc. La représentation de cette créature a une fonction satirique puisqu'elle se moque de la gent féminine qui serait formée seulement de filles de mauvaises vies.

La prostituée est une incarnation diabolique dans la mesure où elle séduit, son aspect charnel et l'opulence de ses toilettes l'égare et l'éloigne de Dieu.

Une gravure sur bois anonyme du XVI^e siècle intitulée La grande prostituée de Babylone illustre fidèlement le récit biblique. La bête apocalyptique est bel et bien une créature hybride qui sert de monture à la prostituée.

Les apparences sont donc trompeuses : elle est représentée richement vêtue et couronnée, son allure conquérante montre sa puissance, et elle tient dans sa main droite un sceptre de justice. Cette gravure veut démontrer que le diable est un être protéiforme dont il faut se méfier.

Il existe aussi d'autres gravures de Satan est représenté nu, la réplique de son visage est greffée à son entrejambe et est

prolongée par une excroissance longue et tranchante, métaphore du sexe masculin et du danger du désir.

Cette représentation provient de l'inversion carnavalesque du haut et du bas très en vogue depuis la fin du Moyen-âge avec les écrits rabelaisiens. Le diable devient alors le symbole du péché de l'ordre intime et sexuel.

La morale chrétienne traduit de cette manière le problème des tentations de la chair. Au XIVe siècle apparaissent des « femmes-péchés », représentation dont chaque partie du corps évoquait un péché. Une tête ou une gueule sur le ventre font par exemple allusion à la sexualité féminine vorace.

Les odeurs et le sexe vont de pair dans l'imaginaire des démonologues, les sermons des prêcheurs ou les rêves mystiques. L'odeur de sainteté était l'exact contrepoint de la puanteur diabolique.

L'une parlait de la part sacrée qui est en l'être humain, l'autre de sa nature animale, qu'il lui faut impérativement dompter. À une époque de transition entre la magie et la science, l'Occident produisait ses démons internes en vue d'amorcer la conquête des espaces mystérieux corps.

Antisémitisme médiéval et moderne

Mais au delà de pousser aux vices et autres péchés punis par l'Eglise et la société médiévale, le diable est très utile aux chrétiens pour discréditer une autre religion, le judaïsme.

Il faut justement des boucs émissaires sur lesquels décharger les frustrations chrétiennes. Tous ceux un tant soit peu

différents sont alors soupçonnés de commerce avec le diable et d'user de maléfices. Les juifs sont les premiers à en partir. L'art médiéval en effet, a vu son iconographie se peupler de lémures, de monstres et de démons de toute sorte. Mais dans toute cette faune maléfique se trouve souvent un élément plus que déconcertant, des Juifs outrancièrement caricaturés.

Les juifs servent de métaphores pour désigner les célébrations sataniques : on parle tour à tour de "Synagogue de Satan", de "Sabbat dos sorcières", de "Cabale mystérieuse ». Ces associations de termes hébraïques suggèrent une corrélation inquiétante entre les agissements des Juifs et les pratiques démoniaques.

La « Synagoga » personnifiée est représentée comme une femme altière, railleuse et insoumise, niant fièrement la vérité du Christ. Ses yeux sont bandés mais le diable posé sur son épaule la guide, comme représenté sur des bas-reliefs du début du XIIIe siècle, au Portail du Beau Dieu de la Cathédrale d'Amiens.

Dans la seconde moitié du XVe siècle, l'évêque espagnol catholique de l'ordre des franciscains, Alonso Espina tente de prouver avec son traité *Fortalitium Fide* que les Juifs étaient des enfants du diable. Sa thèse repose sur une assimilation entre l'église et la synagogue, l'une étant la Maison de Dieu, l'autre la Maison de Satan.

Cet antijudaïsme ne s'arrêtera pas avec Luther, bien au contraire, qui considère les juifs comme les enfants de satan.

Conclusion

L'image surhumaine et polymorphe du diable est avant tout une sorte de propagande, produite par des savants, propagée par des créateurs, des écrivains, des ecclésiastiques dans leurs sermons ou leurs contacts avec les fidèles.

L'idée vient à l'esprit que l'exagération systématique des traits démoniaques s'est révélée nécessaire pour imposer la foi chrétienne aux fidèles par peur de finir châtié.

Faire peur en ce domaine passait par la mise en scène de symboles terrifiants crédibles, multipliés à des endroits où ils puissent être vus, lus ou entendus et de jouer sur les craintes de l'époque.

Bibliographie

Robert Muchembled, Une histoire du diable XIIe - XXe, 2000

Daniel Arasse, Le portrait du diable, 2021

Georges Minois, Histoire de l'enfer, 2019

Guy Lobrichon, La Bible au Moyen-Age, 2003

Martine Ostorero, Penser avec les démons: démonologues et démonologie (XIIIe-XVIIe siècles), 2015